

Cette belle jeunesse!

C'est aujourd'hui que s'ouvre, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, la troisième manifestation biennale et internationale des Jeunes artistes. Elle groupe, représentant cinquante-huit pays, des architectes, des peintres, des sculpteurs et des graveurs, mais aussi des poètes, des musiciens, des auteurs de films et des éclairagistes. Si les arts du meuble n'y faisaient pas défaut (seule, la décoration théâtrale y figure), on pourrait considérer cette exposition comme l'esquisse des cadres de la vie tels que les conçoit et tels que nous les prépare pour demain la génération montante. Déjà, des équipes se constituent, pour associer à l'architecture non seulement la peinture, la sculpture, les arts graphiques, mais aussi bien les arts du son, de la lumière (télévision comprise) et même la littérature et tout spécialement la poésie. Il s'agit, on le voit, d'un très vaste programme.

Mais ce n'est pas encore un plan.

Il faut prendre cette Biennale, dont aucun des participants n'est réglementairement âgé de plus de trente-cinq ans, comme un ensemble de suggestions, de propositions, de paris, de fantaisies purement juvéniles et qu'inspirent tour à tour, comme il se doit, l'humour noir et le goût de joyeusement époustouffler. On y rencontre quand même çà et là, des choses sérieuses, dignes par conséquent de la plus sympathique attention. Ce ne sont pas les plus nombreuses. C'est le contraire qui serait étonnant.

Est-ce véritablement la vraie jeunesse du monde, et la meilleure, que rassemble cette Troisième Biennale de Paris? Le démontrer serait au plus haut degré difficile. Chaque section nationale a été laissée absolument libre d'organiser à sa guise son propre recrutement; ce

qui ne veut pas dire que ce recrutement ait toujours été opéré sans tenir compte des préférences officielles dans chacun des pays invités. C'est ainsi, par exemple, que si la section d'U.R.S.S. est entièrement réaliste-socialiste, la plupart des autres ne font que peu de place, et comme à regret, aux ouvrages susceptibles de donner à reconnaître, distinctement, quelque aspect ou même quelque allusion à la réalité du monde sensible.

Il est donc permis de se demander si ce qu'on offre à notre étonnement n'est pas, presque toujours, un recueil de morceaux tendancieusement choisis. L'avenir découvrira peut-être que le grand peintre russe d'aujourd'hui était, de Kandinsky, un continuateur méconnu, et que notre jeune compatriote le mieux doué en même temps que le moins favorisé enrichissait d'un apport personnel la tradition justement glorieuse des Le Nain, de Corot, de Courbet.

La section française est le fruit d'une méthode d'élaboration assez compliquée. Un groupe de critiques âgés eux-mêmes de moins de trente-cinq ans a été appelé à prendre la responsabilité de nous signaler un certain nombre de débutants de la même « vague ». Un autre jury, composé de personnalités présumées compétentes et rien qu'un peu plus chevronnées, a, parmi les candidats qui se sont spontanément présentés, séparé, en principe, le bon grain de l'ivraie. Un troisième aréopage, directement issu du conseil d'administration de la Biennale, a enfin procédé, de son côté, à une sélection qui a laissé passer, on ne sait pourquoi ni comment, entre les mailles du filet, des peintres aussi généralement estimés que Brasillier, Ambille ou Nathalie Chabrier, titulaires de prix remportés à l'École ou dans les Salons.

Le plus admirable des architectes est sans doute M. Pierre Faucheux

qui, responsable en chef de la présentation de la Biennale, a réussi à transformer une partie du musée d'Art moderne de la Ville de Paris (Palais de New York) en une série d'alvéoles et de galeries bien adaptés à leur objet qui est de présenter sous le meilleur jour possible (on consentira peut-être à m'excuser de le rappeler) leur contenu.

On n'en saurait dire autant de la plupart des autres « complexes »

architecturaux auxquels les ingénieux aménagements de M. Pierre Faucheux servent de rationnel entourage. Le contraste est saisissant. Ce ne sont que formes en mouvement, comme si l'on avait voulu introduire dans les produits de l'art de bâtir les tumultes de la rue, de l'usine, quand ce n'est pas une esthétique assez sombre pour rappeler celle de l'ancien Cabaret du Néant. Au fonctionnalisme trop rigoureux d'hier a succédé, ici, la déraison, amusante parfois, morose aussi souvent, d'une architecture rien que fondée sur des effets tout extérieurs. Renoncer à ce qui, poussé jusqu'à l'exagération, était faux, ce n'est pas inmanquablement avoir découvert ce qui est vrai.

D'un pays à l'autre, il est curieux de constater combien la peinture et la sculpture (telles du moins qu'elles sont à la Biennale) se ressemblent. On passe de la section scandinave à celle du Sénégal et de la section du Japon à celles du Brésil, d'Israël ou du Canada sans éprouver la moindre sensation de changer de climat. Fait exception celle de Grande-Bretagne, où l'école « Pop Painting » utilise agréablement la technique du papier-collé. Les Philippines ont délégué un disciple de Van Dongen. Le Polonais Berezničky a de la personnalité. Un Marocain suit Dubuffet; un Américain, notre César. Nos lettristes s'évertuent à faire scandale. Alice Pellon, dans le genre néo-réaliste, affirme un gentil talent.

Il y aura des conférences, des colloques, des discussions et des disputes, des séances de musique, de cinéma. Sous les yeux du public, seront tirées des gravures. La Biennale remportera sans doute bien du succès. Il y sera décerné des récompenses, des bourses et des diplômes.

C'est la vie même.

Encore qu'elle ne soit pas intégralement enchantée, il faut s'efforcer de l'aimer.